

Première partie — Josiane Klassen

J'ai dix-huit ans et je suis une vieille âme. C'est du moins ce que ma mère dit de moi. Dans l'expression vieille âme, c'est sur le mot *vieille* que son intonation s'appuie avant de glisser vers le mot âme. Je crois qu'elle veut surtout dire que je ne suis pas comme elle, que je ne comble pas tous les désirs que je devrais avoir à mon âge selon sa vision du monde. Il faut dire qu'elle a vécu ses dix-huit ans dans les années soixante-dix, à l'époque du « *peace and love* » où les tabous, la religion et autres contraintes « prenaient le bord » comme elle dit. Elle vivait en commune où tout était permis. Que voulait-elle dire par ce « tout était permis » ? Je n'ai jamais voulu le savoir. Mais ce que je sais cependant, c'est que ma mère s'ennuie de cette époque, de « ces belles années » comme elle les appelle et qu'elle voudrait les revivre à travers mes dix-huit ans. Je suis un miroir dans lequel elle aimerait retrouver sa jeunesse perdue. Mais le miroir ne reflète qu'une vieille âme qui déçoit. Elle ne voit que ça : elle ne me voit pas.

Ma mère se croit artiste et peint des toiles dégoulinantes de couleurs qu'elle jette sur les canevas sans se préoccuper du résultat. Elle croit ainsi protéger sa créativité et son originalité. C'est un relent des années libres où les ressentis se manifestaient et se réalisaient dans l'immédiat, sans filtre.

Mon père, lui, est comptable et nous fait bien vivre ; nous ne manquons de rien. Il adore les chiffres depuis sa tendre enfance et maintenant qu'il est à l'aise matériellement, les soirs et certains samedis, il court à l'université pour étudier les mathématiques dont il a rêvé toute sa vie. Il parle très peu d'autres sujets. Il est amoureux de ma mère et elle de lui depuis leur rencontre improbable. Sur la rencontre, j'ai glané une explication : j'ai cru comprendre que la commune dans laquelle ma mère vivait commençait à battre de l'aile financièrement et que les membres ont recruté mon père pour y mettre de l'ordre. Quant à savoir comment ces deux-là en sont arrivés à s'aimer, là, je suis dans le noir. Je n'ai jamais tenté de percer le mystère, mais je soupçonne que la musique est leur trait d'union. Tous les deux adorent pleurer ensemble en écoutant des opéras. Pour ma mère, je comprends, elle aime les émotions fortes. Mais pour mon père, au cœur en apparence bardé de rêves chiffrés, je ne comprends pas.

Mes parents ne pensent qu'à eux, mais ils ne le savent pas. Ma mère m'a toujours voulu libre au point de m'avoir laissé vivre sans supervision ni barrière dès l'âge de raison ; c'était son idée de l'éducation. Mon père, quant à lui, s'est intéressé à moi en m'initiant dès ma jeunesse à la beauté des chiffres. Il achetait mes jouets et mes cadeaux de fêtes. À chaque fois, il y avait des équations à résoudre. Ça me dépassait complètement, mais il ne le voyait pas, pensant que son plaisir était aussi le mien. Je veux préciser que mes parents sont de bonnes personnes, des gens non violents, tout en bonnes intentions. Ils sont simplement des adolescents qui n'arrivent pas à grandir.

Par amour, ma mère a accepté d'aller vivre avec son nouveau conjoint dans une maison ordinaire, dans un quartier ordinaire. Ils ne l'ont jamais dit clairement, mais je suis convaincue qu'ils ne voulaient pas d'enfant. Ils m'ont eue dix ans après leur union. Ma mère avait 38 ans. J'avoue sincèrement que je ne sais comment ils ont fait avec un bébé. Il y a bien un album de photos où on les voit souriant à la caméra avec un bébé qui les regarde d'un air pensif. Parfois, avec eux, apparaît tante Renée, la sœur de papa, qui me tient serrée contre elle l'air ravi. J'en déduis que tante Renée a joué un rôle dans ma prime jeunesse et par conséquent dans mon équilibre émotif et

mental. Hélas, elle s'est mariée et est partie vivre en Australie. J'avais quatre ans. Je n'en ai aucun souvenir. Parce que mon père valorise l'éducation, j'ai fréquenté des écoles réputées et de nombreux cours particuliers. Et parce que ma mère ne tient pas longtemps en place dans sa maison ordinaire, mes vacances estivales se sont passées dans tant de différents pays que j'en oublie le nombre. Nous avons aussi mangé dans des restaurants de tout acabit, visité des musées d'art, écouté des concerts classiques, de jazz, vu des ballets traditionnels et modernes, participé à des récitals de poésie. Bien entendu, ils ne m'ont jamais demandé si j'avais des goûts personnels où si ça me plaisait de les suivre là où leur envie les appelait. Ils n'ont d'yeux que l'un pour l'autre. Je ne retiens pas leur attention longtemps. En général, ils savent que j'existe parce que je suis là.

Je m'appelle Amélie. Pour la première fois de ma vie, je vais vivre en liberté. Non pas la liberté où tout est permis dont parle ma mère, mais celle que je choisirai. D'ailleurs, comment saisir que ma mère n'a pas vu que sans appui et sans barrière, la liberté n'est qu'un champ de mines pour un enfant sans bagages et qu'entrer dans ce champ des possibles instille la peur et gruge la confiance en soi.

J'arrive à mes dix-huit ans sans me connaître, sans savoir quels sont mes désirs, mes pensées, mes sentiments et mes ambitions personnels. J'ai donc décidé de faire connaissance avec moi-même. Pour ce faire, je vais retarder mon entrée à l'université d'un an et déménager dans le petit appartement que me prête une camarade de classe pendant qu'elle-même part découvrir le monde. Moi, je ne veux plus de ce genre de voyage, j'en ai assez vu ; je veux rester sur place, m'enraciner, voyager dans mon espace intérieur.

Par quoi commencer ? Il y a bien ce copain qui me parle de méditation et de taïchi. Son amie m'invite à voyager dans mes réincarnations précédentes. C'est plutôt bizarre, mais après tout, peut-être que la vieille âme dont parle ma mère se cache dans ce passé antérieur. Évidemment, j'ai pensé aux thérapies. J'hésite. Tant de choix et de pièges parsèment le chemin des novices dans ce domaine. Bien sûr l'art est invitant. Il va sans dire que la peinture est hors de question, l'ombre de ma mère m'en empêche. L'écriture peut-être ? Je ne sais pas. Je sais cependant avec certitude que j'aspire à la solitude, que je me vois déjà choisir par moi-même ce que je vais manger, choisir de sortir ou de rester chez moi. M'asseoir seule dans mon fauteuil, un livre à la main avec un café très fort, celui que ma mère déteste.

Deuxième partie — Gilles Lefebvre

Plus ça va, plus je me rends compte qu'il est difficile d'être à la hauteur des aspirations de ses parents, surtout quand ils ont vécu une partie de leur vie très intensément ou hors des normes habituelles de la société. Je ne suis pas la seule à me sentir une vieille âme, mais en fait selon la lecture que font mes parents lorsqu'ils me comparent à eux au même âge. J'ai une belle année devant moi, pour apprendre à me connaître, à vivre seule et à me sentir moi-même. L'installation dans l'appartement de ma copine s'est faite facilement, je n'avais qu'à apporter mon linge personnel et à faire une première épicerie; j'y vais lentement dans cette nouvelle vie pour moi, mais je suis toute fébrile et un peu anxieuse. Je suis contente mais en même temps inquiète; finalement après une semaine à vivre seule dans cet appartement que j'adore et à marcher dans mon nouveau quartier, je me sens de plus en plus confortable. Quitter Gatineau pour vivre un an sur le Plateau

Mont-Royal, à Montréal, ça donne le vertige au début; heureusement que la rue Marie-Anne est calme et les personnes que je croise sont assez jeunes et habillées relaxe.

J'ai pris l'habitude d'aller prendre un café dans un petit resto cool, sur la rue Laurier; la serveuse au comptoir parle à la française et son collègue, avec son look nouveau bohème, me regarde comme si j'étais une apparition; comme ça fait déjà quatre fois que je vais prendre un *caffè latte*, ils me saluent comme une habituée et j'asent un peu avec moi. Ils sont tous deux étudiants à l'Université McGill et travaillent à temps partiel pour payer leur appartement; ils sont colocs et ont l'air de bien s'entendre. Martine, la française de Toulouse, et Jeff, le barista au bel accent anglais, qui vient de Manchester au Royaume-Uni, m'accueillent comme une amie en me taquinant gentiment en me traitant de provinciale; je rigole avec eux et le courant passe entre nous.

De retour chez moi, je commence à penser à quoi je devrais occuper mon temps durant cette année; même si mes parents me donnent une allocation et que l'appartement ne me coûte qu'une bagatelle, je ne veux vivre aux crochets de personne. À force d'aller jaser avec mes nouveaux amis au resto, je me suis mise à penser que je devrais travailler moi aussi pour vraiment entrer dans le monde réel et développer mon indépendance; je remarque une affiche dans la vitrine de la boutique de vêtements en face du restaurant. « Vendeuse recherchée »; je rentre chez moi mettre mon CV à jour, et je reviens à la boutique pour solliciter une entrevue pour le poste de vendeuse. Je n'ai pas d'expérience de vendeuse, mais j'ai l'habitude de faire les boutiques comme cliente et je prétends que j'ai du goût pour choisir mes vêtements, avec tous les voyages que j'ai fait dans le monde. Un peu intimidée, je demande conseil à mes amis au sujet de l'entrevue et ma copine française me met en confiance en simulant une entrevue et en me donnant des conseils précieux.

Finalement, je me présente à la boutique et contre toute attente, j'obtiens un essai sur le poste; si ça fonctionne, j'aurai un emploi toute l'année et par la suite à temps partiel à mon retour aux études. Ce sont mes premières décisions d'adulte et je suis fière de moi; un nouvel appartement, des amis et un nouvel emploi.

J'aime la petite routine qui s'est installée : je fais tout à pied, marche vers le travail, vers le resto de mes amis, vers la poissonnerie sur Saint-Laurent et l'épicerie européenne. Je me rends régulièrement à la Grande Bibliothèque, rue Berri et je vais aussi flâner dans le Vieux Port ou sur la Montagne, soit en bixi, soit en métro. Ma mère m'appelle régulièrement et m'appelle affectueusement sa petite fille bourgeoise tout en étant fière de mes décisions, sans trop me le dire; papa, lui, veut toujours s'assurer que je ne manque de rien et que je mange comme il faut. J'aime l'anonymat de la grande ville et la foule cosmopolite dans mon quartier, mais aussi dans le Mile-End; il y a plusieurs babyboumeurs au style « bobo », des bohèmes urbains, mais beaucoup de jeunes étudiants. L'atmosphère est sympathique; la circulation est infernale, heureusement que je n'ai pas d'auto.

Sans m'en rendre compte, il y a déjà six mois que je vis à Montréal et j'apprécie l'indépendance et l'autonomie que j'ai développées; je réussis à économiser pas mal d'argent pour la reprise de mes études à l'automne. J'ai décidé de m'inscrire aux HEC en comptabilité et finances; j'aimerais devenir comptable professionnelle agréée (CPA) et mon père est content de m'avoir transmis sa passion pour les chiffres. Il est à son compte et se voit associé avec moi; ça me tente plus ou moins, j'aimerais plutôt aller du côté des finances et travailler dans ce type d'entreprise.

Mais rien ne presse, j'ai d'abord à passer au travers de trois ans d'université, un stage d'un an, des examens à la corporation : chaque chose en son temps.

Pourtant, je me sens un peu déprimée par ma routine et je suis due pour m'amuser un peu plus; avec mes amis, on fréquente la place des festivals, avec les nombreux festivals durant tout l'été à Montréal. La musique me plaît et on danse avec tous les rythmes; il fait beau et on profite de l'été. Je me rends compte que Jeff me plaît beaucoup et j'adore sa compréhension intuitive des êtres humains et sa délicatesse; Martine s'aperçoit de mon intérêt pour Jeff, et elle choisit un moment calme pour me glisser que Jeff est gai. Je comprends pourquoi je le trouve si gentil et délicat, et notre amitié s'en trouve renforcée.

À la fin de l'été, ma copine sera bientôt de retour pour reprendre ses études; son appartement est parfait, mais pour une personne seule. Je devrai bientôt me trouver un autre appartement; Jeff et Martine me demandent si j'ai choisi un autre appartement et me glisse que leur autre coloc les quitte pour aller étudier en Californie et si ça me tenterait d'habiter avec eux. Leur appartement de trois chambres me convient parfaitement et j'accueille leur offre avec joie. En profitant des trois jours du congé de la fête du Travail, je déménage avec eux; mes parents m'ont apporté le mobilier de ma chambre dans leur maison, ce qui les arrange, puisqu'ils ont décidé de vendre la maison et de s'installer en condo, comme ils sont seuls, dans le fond ce qu'ils souhaitaient, vivre en couple, seuls. Ma mère est très contente de mon évolution et me taquine en me disant que, dans le fond, je vais vivre dans une petite commune : je rouspète que nous sommes colocs, mais elle sourit, mon père est fier de moi. Je comprends mieux leur façon de vivre et je constate que je les aime énormément; on est différents mais on s'aime beaucoup.

Troisième partie — Danielle Lafrance

Ma rentrée aux HEC, la vie de coloc et le mois de septembre modifient rapidement l'allure de ma petite routine. J'ai gardé mon emploi à la boutique une douzaine d'heures par semaine et je dois maintenant composer avec mon nouvel horaire de cours, en plus de ma part des corvées aux emplettes, au ménage ou aux repas avec Jeff et Martine qui, de leur côté, sont aussi fort occupés. Comme l'été semble avoir décidé de s'attarder dans les rues de Montréal, le beau temps suscite encore beaucoup d'animation dans le quartier.

Ainsi, autour du piano public rue Rachel par où je passe souvent, flâne un grand Pierrot qui s'amuse à faire des pantomimes. On l'imagine facilement prêt à s'envoler dans son immense pyjama blanc aux pompons noirs, ses chaussons noirs et son visage de clown blanc avec deux étoiles de nacre accrochées sous l'œil gauche ; elles doivent être collées sur sa joue mais on dirait une paire de larmes prêtes à s'en retourner briller loin là-haut, au firmament. Ce Pierrot déambule lentement toujours en silence, un croissant de lune flottant au-dessus de son épaule, sûrement au bout d'un fil invisible, un simple ballon d'argent gonflé à l'hélium. Sa démarche est légère et gracieuse comme celle d'un danseur, et ses gestes aériens, presque graciles. Une fois quand il m'a vue arrêtée là parmi les gens qui l'observaient, après être venu me saluer d'une charmante révérence, il m'a offert une fleur cueillie sous sa tunique, une vraie rose dépourvue d'épine. Un autre jour, il est venu me prendre par la main puis, son regard gris clair insistant, il m'a invitée à le suivre jusqu'au banc de piano, puis à m'asseoir gentiment près de lui pendant qu'il jouait le Clair

de lune de Debussy. Pas un mot, seulement des notes cristallines, et ce regard gris si profond et si doux, un brin moqueur.

Jeff s'est bien moqué de moi quand je lui ai raconté l'incident au piano ; il m'a traitée d'ingénue, de demoiselle Colombine à qui on fait la cour impunément, en public de surcroît, sans qu'elle s'en aperçoive le moins du monde, encore plus sans se l'admettre. Ingénue, moi, la vieille âme planant sobrement au-dessus de tout comme me l'a si souvent rappelé ma mère ? Martine, elle, m'a dit qu'elle connaît personnellement ce mystérieux Pierrot. Il est dans son cours d'anthropo à McGill, il s'appelle Elliott et c'est un véritable artiste pour ne pas dire un homme orchestre, m'a assurée Martine. Un passionné des arts de la scène, il a fait un peu de tout : musique, théâtre, danse, gymnastique, mime, etc. Arrivé d'Istanbul en 2014, il fréquente la bande du Pourpour, la fanfare avec laquelle il partage des studios de répétition. Cet Elliott plaît beaucoup à Martine et moi, je me demande simplement qui peut être l'homme derrière le masque et le costume de Pierrot : un gentil chevalier des temps modernes ou un talentueux joueur de tours plus ou moins orthodoxes ? Je cherche à comprendre pourquoi les taquineries de Jeff m'ont tant troublée. Aux yeux de ce bel amuseur public, ne suis-je donc qu'une espèce d'ingénue pas futée pour deux sous ? Une parmi tant d'autres. Qui sait ?

Entre mon dernier cours le jeudi avant-midi et mon bloc d'heures à la boutique, Martine et moi avons décidé d'aller au Robin des Bois rue Saint-Laurent prendre un lunch sur le pouce puis donner quelques heures de service aux tables. Il porte bien son nom, ce sympathique resto d'économie sociale, et nous apprécions le rôle qu'il joue dans la communauté. Disons que Martine m'a convaincue d'inclure une touche de bénévolat à l'agenda de l'Amélie émergente, celle avec qui je suis en train de faire plus ample connaissance.

Curieusement, c'est en servant le lunch du jeudi au Robin des Bois que j'ai eu l'occasion de rencontrer l'Elliott du Pierrot, que Martine a reconnu à une des tables près de l'entrée du resto. Il y avait beaucoup de monde et nous n'avions pas le temps de faire jasette, alors sans même me consulter, Martine l'a invité chez nous pour souper samedi soir, la semaine prochaine. Je sais que si Martine m'avait consultée, j'aurais dit oui sans hésiter parce que les yeux gris profond battaient somptueusement des cils au-dessus du sourire le plus doux que j'aie jamais vu. Lui aussi a dit oui en me regardant droit dans les yeux.

J'entends déjà Jeff taquiner Amélie, l'émergente ingénue, captive d'un sourire en croissant de lune. Disons qu'Elliott m'intrigue autant que son personnage de Pierrot. Pourtant, je sais que je ne suis pas une sentimentale, encore moins une rêveuse qui succombe aisément aux charmes de la futilité. La preuve, c'est que je ne regrette pas mon admission aux Hautes Études Commerciales : les cours et les profs m'intéressent, et je me sens à ma place dans ce secteur de formation pragmatique et rationnel. Mais ces derniers temps, je me sens tiraillée intérieurement et c'est la première fois que ça m'arrive depuis que je suis à Montréal et en plein contrôle de ma vie personnelle.

J'aimerais savoir pourquoi je fais le même rêve presque chaque nuit ; pas un cauchemar, mais troublant quand même. Alors, j'ai repensé à la copine anishinaabe de Xavier, le copain qui m'a parlé de méditation et de taïchi. Je me suis rappelé que les rêves, pas seulement les vies

antérieures, passionnent Kachina¹. Xavier, sa copine et moi ne nous sommes pas vus souvent depuis que je suis à Montréal car j'ai beaucoup protégé ma liberté individuelle. Mais je veux savoir pourquoi cette vision récurrente, hantée par l'écho d'un tambour dans la foulée puissante d'un magnifique élan d'Amérique au coeur de la forêt boréale, vient maintenant peupler mes nuits ?

Quatrième partie — Guylaine Bélanger

Voilà mes parents prêts à vendre leur maison. Mon père est donc venu me chercher pour que je récupère mes propres choses et certaines des leurs.

C'est la première fois que je reviens à Gatineau et je crois que j'avais besoin de m'éloigner de Montréal, de faire le point. Avec Elliott, je ne sais pas où nous allons... Il est beau, doux, brillant mais c'est un artiste et j'avoue que ça me dérange de penser que ce n'est pas un vrai métier.

J'avais pensé l'inviter à m'accompagner à Gatineau pour le présenter à mes parents mais je ne pense pas être réellement prête. Au fond, j'ai peur qu'un jour l'appel d'Istanbul soit, pour lui, plus fort que tout le reste.

Étant seule, j'ai pris le temps de contacter Xavier et Kachina que je désirais vraiment rencontrer. On ne se connaît pas beaucoup, elle et moi, pourtant sa voix était si chaleureuse et sincère que je lui ai parlé de mon rêve. Un long silence a précédé cette drôle d'invitation.

— Demain, Xavier sera à son tai-chi. Viens souper. Porte quelque chose de blanc et confortable.

Le lendemain papa est venu me reconduire dans le Vieux-Hull, où mes amis habitent un appartement dans une des maisons- allumettes qui y restent encore debout.

Xavier m'a ouvert, souriant, heureux de me revoir. On s'est fait la bise.

— Je te revois plus tard. Kach t'attend au salon, la pièce au fond du couloir. Tu ne peux pas te tromper!

Un peu surprise par l'absence d'accueil de Kachina, je m'y suis rendue, guidée par une légère odeur de vanille, et je l'ai aperçue ... Debout, ses longs et magnifiques cheveux noirs défait, tout de blanc vêtue, j'ai eu l'impression de contempler une déesse.

— Amélie, permets-moi de t'offrir cette cérémonie de la fumée...

Elle s'est avancée vers moi, tenant sa coquille d'ormier où brûlait du « Indiangrass ». Avec une plume de corbeau, elle a dirigé les volutes de fumée vers moi. Cette fumigation purificatrice m'a remuée au plus profond de mon âme.

¹ **Kachina** : prénom amérindien qui veut dire « danseuse sacrée ».

Une fois ce rite terminé, elle m'a remis la plume, m'expliquant qu'aussi longtemps que je la tiendrais, j'aurais la parole et qu'elle-même ne dirait rien avant que je ne la lui rende.

Je lui ai reparlé de mon rêve, du tambour sourd, obsédant, lancinant, de cet orignal majestueux, superbe, imperturbable puis, du coq-à-l'âne je me suis surprise à lui raconter ma vie, mon enfance, mes parents bohèmes, les voyages lourds de musées, de cultures, de nourritures différentes alors que je n'aspirais qu'à un sédentarisme sécurisant. J'ai raconté Elliott, mes peurs, mes craintes... Je parlais comme si ma vie en dépendait sans même réaliser que je pleurais.

Elle était en face de moi, immobile, presque en transe... C'est alors que j'ai repensé à la consigne et lui ai tendu la plume.

— Je ne suis pas psychologue. Juste intuitive. Avec Elliott tu reproduis inconsciemment le couple-miroir de tes parents, lui, artiste comme ta mère et toi, la toujours sage et sérieuse Amélie, tu es comme ton père. Tu as peur d'un avenir avec cet homme qui vit pour l'art sous toutes ses formes, peur de le voir retourner dans son pays, peur de l'y suivre parce que toi c'est ici que tu es enracinée. Tu n'aimeras-tu peut-être pas la suite... Tu reproches à tes parents de ne s'être jamais souciés que d'eux. C'est faux! Tu as eu une vie de rêve...Pense à moi qui ai vécu mon enfance et mon adolescence sans voir autre chose que la réserve et les camps de chasse ou de pêche... Aujourd'hui, je veux tout voir, tout faire, tout vivre! Parce qu'un jour je retournerai plus forte, plus riche d'expériences au sein de cette communauté qui est à jamais la mienne. Tu dis que tes parents n'ont vécu que pour eux... J'ai une seule question: où donc était la gardienne?

J'ai repris la plume mais je n'ai pu répondre... Pas une seule fois mes parents ne m'avaient laissée derrière eux. Pleurant et riant, j'ai serré Kachina pour la remercier... Elle a alors interprété mon rêve.

— Le tambour, ce sont les autres qui t'interpellent. La musique, la danse, la folie, la vie...L'original, c'est toi. Animal mythique, majestueux s'il en est un; un de vos cinéaste en a même fait « La bête lumineuse »²... Mais ce sera toi et toi seule qui décideras toujours d'aller ou non là où les autres t'appellent...

Elle m'a remis une tresse de foin de senteur, son « Indiangrass », et a mis fin à cette cérémonie en brûlant de la sauge séchée, puis, en vraies Québécoises, nous sommes passées à la cuisine en bavardant comme de grandes amies.

Cinquième et dernière partie — Josiane Klassen

Aujourd'hui j'ai trente ans. Ce soir mes amis seront ici, chez moi. Sur la table du salon, les roses blanches qu'ils m'ont envoyées les ont précédés. Elles sont belles et leur parfum doux me parle de leurs sentiments sincères envers moi. Mon cœur se réchauffe en y pensant. Il m'a fallu du temps pour ressentir la tendresse et la chaleur que donne l'amitié, leur amitié. Il me semble avoir vécu depuis l'enfance comme celle qui regarde le monde à travers sa fenêtre par peur de s'y aventurer, ayant peu d'aide pour s'ouvrir à la vie. Dans ce monde de solitude, mon cœur s'est caché

² *La bête lumineuse*, ONF, Pierre Perrault, 1982.

derrière une apparente indifférence, rendant mes émotions et mes ressentis inaccessibles. Voyager dans le monde avec mes parents, sans mon cœur, sans mes ressentis n'a servi qu'à renforcer les cuirasses intérieures. Devrais-je blâmer mon père et ma mère de ne pas avoir cherché à m'éveiller à ma vie intérieure, à ce que je suis vraiment en tant que personne unique ? Oui et non. Oui, parce qu'ils étaient responsables de moi, de mon bien-être et de me donner ce dont j'avais besoin pour m'épanouir. Non, parce qu'ils ont sincèrement fait ce qu'ils ont pu avec ce qu'ils étaient, embourbés dans leurs propres besoins et leurs rêves inachevés. Kashina m'a fait remarquer qu'ils ne m'ont pas rejetée et m'ont emmenée avec eux dans leurs pérégrinations. Il est vrai qu'ils m'ont fait une place, celle qu'ils pouvaient me donner. Mais je sais aujourd'hui que partout où nous allions, ils n'ont pas cherché à faire parler mon cœur. Je suivais, je les voyais s'émerveiller, mais personne ne se retournait vers moi pour me regarder : j'étais seule.

Pour être tout à fait juste, je dois dire que mes parents m'ont soutenue financièrement et matériellement lorsque j'ai quitté la maison. Mais le rapprochement véritable ne s'est jamais produit. Il est vrai que j'avais besoin de m'éloigner d'eux, d'aller vers mon cœur qui dormait en moi depuis si longtemps. En fait, c'est ma rencontre avec Kashina qui a réveillé mon cœur. Non en raison de ce qu'elle me disait, de ses interprétations de mon rêve et de ma vie, mais surtout parce que son écoute attentive et pénétrante a mis des larmes dans mes yeux au moment où nous étions enveloppées dans la fumée de l'indiangrass. Être écoutée et regardée a fait résonner en moi le tambour entendu dans mon rêve et j'ai alors vu se profiler, dans les volutes bleuâtres, l'élan d'Amérique qui m'appelait. Plus tard, j'ai compris que le tambour c'était mon cœur. Il voulait vivre et battre en résonance avec les autres. Pour cela, il me fallait suivre l'élan, symbole de ce que je suis vraiment. Mon rêve avait parlé, mais que faire de ces puissants symboles, de ces éveilleurs d'âme qui indiquaient une direction mais ne montraient pas le chemin ? Encore une fois, il me fallait chercher.

Je m'assois dans mon fauteuil préféré, tout près du bouquet de roses dont la blancheur a des reflets nacrés. Tournée vers la fenêtre donnant sur le jardin, dont les platebandes colorées par les fleurs d'été s'abreuvent de soleil, je me verse un café, un café très fort, celui que ma mère n'aime pas. Je souris à cette pensée. Mes parents ne seront pas là pour ma fête. Ils sont en France, installés pas loin de Marseille depuis cinq ans maintenant, toujours à la recherche d'eux-mêmes. Comment puis-je les blâmer ; c'est ce que j'ai voulu pour moi-même. Ils prennent plus de temps que moi à se trouver, voilà tout. Ma mère fréquente un atelier de peinture contemporaine et en est très heureuse. Mon père va de conférence en conférence pour approfondir ses connaissances en mathématiques. Il voyage beaucoup pour suivre sa passion. Ma mère l'accompagne. Ils sont heureux de leur vie. Ils s'aiment encore, sinon plus. Mais ils ne viendront pas à mon anniversaire : conflit d'horaire avec une conférence trop passionnante, je crois. Cela me soulage dans le fond. Je ne suis pas à l'aise avec eux, tout comme ils ne le sont pas avec moi. Et chacun de nous doit se forcer à trouver les mots pour se parler. Ils m'ont envoyé une carte toute en couleur, peinte par ma mère, et mon père y a mis ses mots les plus beaux. Je suis contente.

Je bois avec satisfaction une gorgée de mon café encore fumant, ce qui me ramène dans mon passé le jour suivant ma séance enfumée avec Kashina. Je me revois dans le train qui me ramenait à Montréal. Par hasard, j'étais assise à côté de son amie Hélène, celle qui fait revivre les vies antérieures. Je ne la connaissais pas. C'est en parlant de tout et de rien en regardant défiler le paysage que le nom de notre amie commune est survenu. Elle s'est esclaffée, a parlé de synchronicité et m'a convaincue que notre rencontre était signifiante. Son enthousiasme, sa chaleur

humaine et sa sincérité m'ont touchée et je lui ai parlé de ma séance avec Kashina et de mon rêve. Elle m'a immédiatement offert de me faire régresser dans mes vies antérieures. Je ne sais pourquoi, j'ai accepté immédiatement et nous avons pris rendez-vous. Une fois revenue chez moi, mon côté rationnel m'a fait téléphoner à Kashina qui m'a rassurée, me disant que son amie est une thérapeute compétente qui a étudié et pratiqué la méditation pleine conscience ainsi que le Reiki avant de s'aventurer à faire revivre les vies antérieures. Je dois dire que rien de ce que me disait Kashina ne me rassurait, mais quelque chose à l'intérieur de moi me disait de ne pas m'inquiéter. J'ai cédé à ma voix intérieure.

Deux jours plus tard, j'entrais dans la pièce où j'allais découvrir mon passé lointain. Ici, rien de bizarre : au centre de la pièce, une table semblable à celle où je me couche pour recevoir mes traitements d'acupuncture, deux fauteuils en velours cordé, l'un bleu nuit, l'autre jaune soleil, avec entre eux une mini table en bois, sur laquelle une bougie blanche jetait sa lumière dansante sur les murs tapissés de reproductions visant à créer calme et beauté. Dans cette atmosphère feutrée, l'accueil sobre et confiant d'Hélène a vite calmé ma nervosité bien légitime.

Que dire de ma première séance ? Après avoir refusé l'encens parfumé qu'Hélène s'appêtait à enflammer, je me suis couchée sur la table. Hélène m'a recouvert d'une légère couverture de coton et a fait au-dessus de moi des gestes mystérieux de Reiki, qui m'ont semblé n'avoir aucun effet, je dois dire. Puis, tranquillement, elle m'a amenée dans une détente si profonde que j'ai eu l'impression d'entrer dans un espace inconnu, suspendu entre le conscient et l'inconscient, et là, j'ai vu la scène suivante : j'ai cinq ou six ans et je suis dans un désert de sable ; il n'y a personne avec moi. Il fait froid mais j'ai des vêtements chauds ; c'est la nuit. Je m'éloigne tout heureuse de marcher dans le sable, mais je trébuche et tombe à plat sur le dos. Et là, c'est la magie ! D'abord, je vois le ciel étoilé aussi vaste qu'une mer sans fin ; ensuite je me vois au milieu de centaines d'étoiles et je voyage dans le noir profond du ciel. Il n'y a plus de temps, il n'y a plus d'espace ; je **suis** une étoile, je **suis** le vide entre les étoiles ! Et là, c'est le bonheur ! Un bonheur si grand que mon cœur a peine à le contenir... À ce moment, j'entends une voix qui m'appelle doucement mais fermement, et je me retrouve sur la table, avec au-dessus de moi, Hélène qui prononce mon nom. Je la regarde, mais je ne peux rien dire, je ne **veux** rien dire. Je ne souhaite pas sortir de ce bonheur qui m'habite encore. Elle comprend. Silencieusement, elle me fait signe de m'asseoir dans un des fauteuils. Je choisis le bleu, je crois. Nous restons dans le silence. Plus tard, une fois revenue chez moi, je me demande combien de temps je suis restée là. Je sais que mon ressenti de bonheur a progressivement disparu et qu'Hélène m'a dit de rester avec ce que j'ai vécu sans en parler et de revenir la voir dès que possible.

Je me souviens d'avoir évité Martine et Jeff les jours qui ont suivi ma première régression. Je suis allée à mes cours, mais mon cœur ne suivait pas. Les chiffres ne me parlaient plus. Le cours terminé, je me réfugiais à la librairie Olivieri, où j'achetais des livres sur les étoiles. Quel bonheur de les dévorer dans le petit café adjacent, laissant refroidir la nourriture dans mon assiette. Puis, graduellement, l'envie de retourner chez Hélène s'est imposée à moi.

L'émotion me serre encore la gorge en repensant à ma deuxième régression. Après le rituel du Reiki et de la détente, je me suis sentie catapultée cinq-cents ans avant J.-C. dans l'école de Pythagore plusieurs années après sa mort. Un schisme grandissait entre ceux qui poursuivaient la voie scientifique et mathématique de l'école et ceux qui voulaient s'investir dans la dimension religieuse et mystique de l'enseignement de Pythagore. Chacun de mes parents avait choisi une voie

opposée. J'avais sept ans et je ne voulais choisir ni l'une ni l'autre. Je savais ce que je voulais toutefois : m'asseoir toute la nuit sous les étoiles et goûter au bonheur de voir Phosphorus devenir Hespérus. Pour moi, il n'y avait rien de plus beau que les étoiles et je voulais suivre cette voie qui était la mienne. Mais c'était peine perdue ; je savais que je devais obéir à mes parents et suivre ce qu'ils avaient décidé pour moi. J'en étais profondément malheureuse.

C'est sur cette image déchirante que je suis revenue à la réalité avec Hélène. Plus tard en fouillant dans mes livres, j'ai vu qu'on attribue à Pythagore le fait d'avoir compris que l'Étoile du matin et l'Étoile du soir, appelées à l'époque Hespérus et Phosphorus, étaient un seul et même astre, une planète en fait, désignée par la suite sous le nom de Vénus.

Bientôt Martine et Jeff seront là. Ils ont voulu venir avant les autres. Ça fait huit ans que nous nous sommes vus. Ils ne savent pas que ma route m'a amenée vers les étoiles, que je suis maintenant astrophysicienne. Non, ils ne savent pas que mes voyages dans le passé avec Hélène m'ont révélé l'attraction de mon cœur vers les étoiles. Attirance qui m'a conduite à l'université Cornell, là où Carl Sagan a enseigné.

Ils seront surpris, mes amis de la première heure. Ils seront heureux pour moi ; je le ressens déjà. Surtout quand ils verront celui que j'aime, mon mari depuis un an. Et comme toujours, quand je pense à mon bien-aimé, je songe spontanément aux recherches de Carl Gustav Jung sur la synchronicité. N'est-ce pas un phénomène synchronique qui nous a amenés tous deux à nous revoir dans le même café alors que nos avions respectifs ne pouvaient décoller en raison du verglas ? Nous faisons tous deux escale à Chicago le même jour : j'allais en Californie pour une conférence et lui revenait d'un stage à San Francisco. Pourquoi sommes-nous allés ce jour-là, à la même heure, dans le même café, après huit ans sans nous revoir ? Oui, pourquoi a-t-il fallu cette rencontre improbable dans un aéroport achalandé pour que nos cœurs se rejoignent enfin ? Mon cœur bat encore la chamade en y pensant ; il aurait fallu de si peu pour que nous passions l'un à côté de l'autre sans s'apercevoir ! C'était il y a deux ans ; je terminais mes études. Lui aussi, tout comme moi, avait trouvé sa voie, quittant l'anthropologie pour étudier l'art thérapie à l'université Concordia et en Californie. Il en est si heureux, surtout depuis qu'il pratique sa passion dans les quartiers défavorisés de Montréal.

Nous avons décidé de ne pas avoir d'enfant. J'ai choisi la recherche et je voyage beaucoup pour suivre mes étoiles. Lui désire consacrer tout son temps pour ramener des étoiles dans les yeux des jeunes dont il prend soin.

J'ai confiance en notre amour. En cela, je dois à mes parents d'avoir montré l'exemple, par ce qu'ils étaient et vivaient ensemble. L'exemple de deux personnes différentes qui s'aiment, s'acceptent et se respectent dans ce qu'ils sont. Je sais que nous ferons de même, Elliot et moi ; nous le faisons déjà.

Je le vois justement qui revient à la maison. Dans sa main il tient une rose unique, une rose que je sais dépourvue d'épine. Et je sais aussi que je m'assoierai tout près de lui au piano et qu'il me jouera le *Clair de lune* de Debussy en souvenir de notre rencontre rue Rachel alors que dès le premier regard nous nous aimions déjà sans le savoir encore.